



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

August Hirt et son projet de collection de crânes de commissaires judéo-bolchéviques. Entretien avec Raphael Toledano

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mars 2019

Bonjour Raphael Toledano, pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

Je suis né à Strasbourg et suis médecin de formation. Je conduis depuis plus de 15 ans des recherches sur les dérives et crimes commis au nom de la médecine et de la science sous le national-socialisme, en me focalisant sur le cas de l'Alsace. Depuis 2012, je fais partie du conseil scientifique du Centre européen du résistant déporté qui est le musée de l'ancien camp de concentration de Natzweiler-Struthof, seul camp situé sur l'actuel territoire français.

Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à August Hirt ? Pouvez-vous rappeler brièvement son parcours, tant académique qu'au sein de l'appareil nazi ?

August Hirt est un anatomiste allemand né en 1898, membre de la SS et du parti nazi, qui fut directeur de l'Institut d'anatomie de l'Université nazie de Strasbourg (la *Reichsuniversität Strassburg*) entre 1941 et 1944. Au cours de ces trois années, il se livra à de nombreux crimes : des expériences sur le gaz moutarde au Camp de Natzweiler en 1942, et la constitution d'une collection anatomique juive par gazage de 86 Juifs en août 1943 dans la chambre à gaz du Struthof. Il intervint également dans les recherches sur le gaz phosgène menées par Otto Bickenbach. Des centaines de cadavres lui furent fournis pour ses cours de dissection. C'est une des pires figures de la médecine sous le nazisme.

Lorsque j'avais 16 ans, je cherchais un sujet à présenter dans un dossier lié à la culture régionale pour le baccalauréat. Mon père qui est médecin à Strasbourg m'a parlé des horreurs commises par August Hirt à Strasbourg pendant la Seconde Guerre mondiale. On commençait à parler de ses agissements, grâce notamment à l'action locale de deux psychiatres, Georges Federmann et Roland Knebusch. J'ai rédigé un modeste dossier dessus. L'année suivante, j'ai



August Hirt

intégré la Faculté de médecine de Strasbourg. Jacques Héran, un de nos professeurs, nous entretenait pendant une heure des expériences médicales conduites par des médecins nazis à

Strasbourg. Nos cours d'anatomie avaient lieu dans l'Institut d'anatomie où avait exercé August Hirt. De nombreuses rumeurs circulaient entre étudiants sur la présence de restes de ses victimes dans les caves. C'est un sujet qui était très présent sans être abordé par les professeurs. En 2003, Hans-Joachim Lang, journaliste et historien allemand, retrouva et révéla le nom des 86 victimes juives que l'on pensait ne jamais retrouver. À partir de là, j'ai commencé la recherche active, en vue de ma thèse de doctorat. Ce sujet ne m'a plus jamais quitté.

Quelle fut la genèse et quelle était la finalité de son projet de collection de « crânes de commissaires judéo-bolchéviques » ?

Le jour de l'inauguration de la *Reichsuniversität Strassburg*, le 23 novembre 1941, August Hirt rencontra Wolfram Sievers. Cet ancien antiquaire était un proche d'Hitler. Il avait été nommé en 1935 à la tête de l'*Ahnenerbe*, une société scientifique nazie chargée de retrouver l'héritage des ancêtres, c'est-à-dire les racines indo-germaniques de la race aryenne. À l'occasion de cette rencontre, les deux hommes évoquèrent l'idée de constituer à Strasbourg une collection de crânes juifs. L'Institut d'anatomie de Strasbourg devait en être l'écrin idéal pour August Hirt, car cet Institut abritait des collections anthropologiques très diverses (momies péruviennes et égyptiennes, crânes africains). Seuls manquaient à cette liste des crânes juifs qui incarnaient pour Hirt « une sous-humanité répugnante mais caractéristique ». Dans la religion juive, il y a un impératif d'enterrer les corps. Les dons de corps sont prohibés et rares sont les restes humains juifs que l'on trouve dans les départements d'anatomie. L'anatomiste en chef de la *Reichsuniversität Posen*, Hermann Voss, faisait commerce de crânes et de squelettes de Juifs exécutés, notamment auprès du Musée d'histoire naturelle de Vienne. August Hirt et celui qui fut son complice, l'anthropologue Bruno Beger, voulaient aller encore plus loin dans l'horreur puisqu'ils souhaitaient sélectionner les Juifs de leur vivant avant de les déporter, de les assassiner et de les transformer en pièces de musée. C'est quelque chose d'inimaginable aujourd'hui pour un médecin de se dire qu'un confrère a pu commettre sciemment une telle abomination. Pourtant cela fut. C'est pourquoi je milite avec d'autres pour que l'histoire de la médecine sous le nazisme fasse partie du programme officiel des études de médecine en France et en Europe. Un tiers des étudiants en médecine en France n'en entend jamais parler au cours de son cursus universitaire.

Pouvez-vous préciser la mise en œuvre de ce projet ? Les victimes sélectionnées à Auschwitz ont été amenées au camp de Natzweiler-Struthof où des infrastructures ont été créées spécifiquement pour les assassiner. Sur quels critères ces victimes ont-elles été « choisies » ? Reste-t-il des traces matérielles de ces crimes ?

S'il est approuvé dès février 1942, le projet va quelque peu traîner dans sa réalisation. Au bout de quelques mois, on ne trouve plus mention dans les échanges de courriers de « crânes de commissaires judéo-bolchéviques », mais de « 150 squelettes de prisonniers juifs » qui doivent être sélectionnés vivants au Camp d'Auschwitz-Birkenau. Divers matériels sont manquants, en particulier un ascenseur à cadavres. August Hirt réclame également de l'acier pour construire de grandes « machines à décharner » nécessaires pour transformer les corps en squelettes. Une épidémie de typhus contraignit l'anthropologue Bruno Beger à retarder son

départ à Auschwitz. Finalement, il s'y rend en juin 1943 avec un spécialiste en moulage Willy Gabel et un second anthropologue Hans Fleischhacker. Ils vont sélectionner très rapidement 109 Juifs et six autres déportés (deux polonais et quatre asiatiques) jugés intéressants. Les critères sont peu connus, Bruno Beger s'est contenté d'expliquer au cours de l'instruction de son procès qu'il avait voulu constituer un groupe représentatif de « la pluralité de la race juive ». Les trente femmes juives venaient du Block 10, la baraque des expérimentations où elles sont soumises à des essais de stérilisation par diverses méthodes. Les 79 hommes juifs sont placés dans deux autres baraques voisines (21 et 28). Pendant la période de quarantaine, plusieurs morts sont rapportées par Bruno Beger. Après quelques semaines, il ne reste plus que 89 personnes dans ce groupe de Juifs (29 femmes et 60 hommes), qui vont subir une prise de sang destinée à évaluer s'ils sont atteints du typhus. Après quoi, un train va les conduire le 30 juillet 1943 à destination de l'Alsace qu'ils atteindront le 2 août 1943. Selon un des SS du camp de Natzweiler-Struthof, trois d'entre eux furent retrouvés morts à l'ouverture des wagons du convoi. Consigne avait été donnée de ne pas faire mentionner leur passage au camp. Aussi, il existe très peu de traces de leur séjour au camp de Natzweiler-Struthof, mais bureaucratie allemande oblige, un document subsiste et indique très clairement que le 2 août 1943, sont arrivés au camp 29 femmes et 57 hommes juifs. La veille, le commandant du Camp Josef Kramer avait contraint un détenu du camp à transformer la chambre à gaz en une pièce homicide. Cette chambre à gaz rudimentaire avait été aménagée dans une annexe de l'hôtel du Struthof à l'hiver 1942-1943 et était prête à l'emploi dès avril 1943. Les premiers essais s'y étaient déroulés en juin 1943 pour tester sur des détenus un traitement au phosgène, un gaz de combat. À l'arrivée des Juifs, il fallut transformer cette pièce étanche en un lieu susceptible de donner la mort par asphyxie. Les travaux furent réalisés en quelques jours, la facture fut même envoyée fin septembre à l'Institut d'anatomie ! Après une semaine d'exams et de quarantaine, les 86 Juifs furent assassinés en quatre fois dans la chambre à gaz du Struthof entre le 11 et le 19 août 1943. Leurs corps inertes furent transportés dès le lendemain des gazages à l'Institut d'anatomie où Hirt avait fait préparer des cuves pour les conserver.

Deux assistants de Hirt avaient reçu la sinistre tâche de les vider de leur sang, de leur injecter une solution comprenant du formol puis de les plonger dans des bains d'alcool. L'un de ces assistants, Henri Henrypierre, un Alsacien contraint de travailler dans l'Institut après avoir été interné à Compiègne en 1942 comprit que ces cadavres avaient été assassinés à dessein par Hirt. Il copia en secret dans le registre de l'Institut les numéros matricules tatoués sur leurs avant-bras. À la fin de la guerre, il consigna ces numéros sur un parchemin et remit cette liste aux services secrets français. Les corps des 86 Juifs baignèrent dans l'alcool jusqu'en septembre 1944, date à laquelle Hirt ordonna qu'ils soient découpés, débarrassés de leurs tatouages et brûlés au crématoire de la ville. Des documents de 1944 font état de transfert de « matériel » entre l'Institut d'anatomie de Strasbourg et le château de Mittersill en Autriche où s'était installée une annexe de l'*Ahnenerbe*. Cependant, on ne connaît pas la nature de ce matériel. S'agissait-il de corps, de documents, de moulages ? À la libération de Strasbourg, les Français ont retrouvé dans l'Institut les restes des corps juifs qui n'avaient pas été détruits ainsi qu'une soixantaine de corps identifiés comme des « Russes ». Quelques semaines plus tard, on retrouva dans le laboratoire privé de Hirt d'autres éléments humains : des lames de microscope de testicules, vraisemblablement prélevés sur les Juifs avant leur gazage.

Après la guerre, des poursuites ont-elles été engagées envers Hirt et ses complices ?

Les poursuites après-guerre vont concerner tous les protagonistes, mais à chaque fois devant la juridiction d'un autre pays. Josef Kramer est jugé dès 1945 par les Britanniques à Lüneburg et est pendu à Hameln en décembre 1945, alors que les Français le réclamaient à cor et à cri. Wolfram Sievers apparaît comme témoin au premier procès de Nuremberg devant une juridiction internationale puis est jugé au procès des médecins de Nuremberg en 1947 devant un tribunal américain. Condamné à mort, il est pendu en 1948. August Hirt, en fuite, ainsi qu'Otto Bong, son préparateur en chef, sont jugés devant une cour française à Metz en décembre 1952. Hirt est condamné à mort par contumace, Bong est relaxé. En réalité, Hirt s'était suicidé en 1945, mais les Français l'ignorent alors, le croyant réfugié en Suisse ou en Amérique du Sud. Bruno Beger est rattrapé par la justice allemande dans les années 1960 et jugé en 1970-1971 à Francfort avec un verdict particulièrement clément de trois années de prison – peine qu'il n'effectua pas.

Jean-Claude Pressac, avec le soutien de Serge Klarsfeld, a fait un travail considérable qui a permis d'identifier les victimes. Pouvez-vous préciser sa démarche et l'objet de ses travaux ?

À la fin des années 1970, on assiste à l'émergence du discours négationniste en France avec notamment les déclarations de Robert Faurisson (mort récemment). Celui-ci s'en prend à la réalité de la chambre à gaz du Struthof et remet en cause l'existence du gazage des 86 Juifs. Il est alors secondé par Jean-Claude Pressac, pharmacien de métier. Alors qu'il est attaqué en justice, Faurisson, assisté de Pressac, a accès aux pièces de la procédure du procès du Struthof. Là, Pressac constate jour après jour la mauvaise foi de Faurisson qui, loin de chercher à faire parler les documents, se contente d'écarter ceux qui ne vont pas dans son sens. Ainsi, lorsqu'ils tombent sur des documents montrant l'arrivée des 86 Juifs au Camp de Natzweiler, Faurisson les balaie d'un revers de la main – ce qui a le mérite de dévoiler aux yeux de Pressac l'escroquerie de la méthode faurissonnienne. Pressac comprend alors qu'il est à côté d'un faussaire et prend ses distances. Klarsfeld lui propose alors de monter un dossier sur l'histoire des 86 Juifs gazés au Struthof. Il lui permet de compléter sa documentation en lui donnant accès aux archives allemandes du procès de Beger, quasi inaccessibles à l'époque. Le résultat est la publication du *Struthof Album* dans lequel Pressac démolit point par point, froidement, cliniquement, l'argumentaire technique négationniste. Un des arguments de Faurisson était qu'on ne pouvait mélanger un produit à de l'eau pour en faire de l'acide cyanhydrique, comme l'affirmait pourtant Kramer dans ses déclarations. Pressac publia une liste de plusieurs produits chimiques capables d'une telle réaction chimique. L'humiliation est totale pour Faurisson qui vouera une haine à Pressac tout le reste de sa vie. Klarsfeld et Pressac ont également été les premiers à identifier une des victimes de Hirt, et ce grâce à une photo de l'autopsie. Sur celle-ci, on distingue très nettement le matricule 107.969. Une lettre aux archives du camp d'Auschwitz leur apprit son nom : Menachem Taffel. Ce n'est qu'en 2003 que l'historien allemand Hans-Joachim Lang parvint à mettre un nom sur les 85 autres victimes d'August Hirt. Son livre *Des noms derrière des numéros*¹ raconte ses investigations.

¹ Hans-Joachim Lang, *Des noms derrière des numéros*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2018.

Vos recherches ont notamment débouché sur la réalisation du documentaire *Le nom des 86* réalisé avec Emmanuel Heyd. Pourriez-vous nous en parler ?

En 2003, j'ai assisté au dévoilement des noms des 86 victimes d'August Hirt par Hans-Joachim Lang lors d'un colloque organisé par le Cercle Menachem Taffel à Strasbourg. À cette occasion, ma route a croisé celle d'Emmanuel Heyd, homme de télévision. Avec des moyens dérisoires, une petite caméra et un micro, nous avons commencé à recueillir la parole de témoins de cette histoire et d'historiens. Une maquette a été présentée à plusieurs producteurs en 2011 et nous nous sommes associés à Daniel Coche de dora films pour finir de tourner ce film avec de vrais moyens professionnels. Le documentaire suit deux trajectoires diamétralement opposées : celle de Hirt qui a fait assassiner 86 Juifs et les a rendus anonymes et celle d'Hans-Joachim Lang, cet historien allemand qui a rendu un nom et une identité à ces 86 Juifs.

Les négationnistes sont-ils actifs sur ce dossier ?

Hélas oui. Lorsque vous entrez les mots « chambre à gaz du Struthof » dans un moteur de recherche internet, les premiers résultats renvoient à des sites négationnistes et notamment au « blog inofficiel » de Robert Faurisson. J'ai écrit à Google en faisant valoir que ces résultats de recherche ne correspondaient pas à l'état actuel des connaissances et leur ai demandé de réévaluer leur algorithme en la matière. Cela a abouti à la suppression de plusieurs sites de leur moteur de recherche, notamment des pages de Faurisson et de Reynouard. En 2014, j'ai fait un signalement auprès de la LICRA après que Faurisson eut écrit dans un texte abject qu'il fallait « en finir avec les 86 gazés du Struthof » (ce sont ses mots). Le procès a eu lieu en septembre 2018 à Cusset. Faurisson dont l'argumentaire se basait sur un rapport toxicologique qu'il prétendait volé y a été ridiculisé puisque j'ai fourni à l'avocat de la LICRA ce rapport toxicologique que j'avais retrouvé pendant ma thèse dans les archives militaires. Ce rapport, loin de remettre en cause le gazage des 86 Juifs, indiquait qu'on n'avait pas trouvé d'acide cyanhydrique dans les cadavres juifs non pas parce qu'ils n'avaient pas été gazés, mais parce qu'il aurait fallu une dose massive pour en retrouver. Or, les cadavres mis en contact avec du formol voient leur acide cyanhydrique disparaître en quelques heures. Faurisson est apparu bien incapable à son procès de justifier ses dénégations, cherchant ses mots par moments, radotant son discours négationniste, se posant en victime. Son avocat Damien Viguière a été particulièrement odieux, remettant en cause dans sa plaidoirie le gazage des 86 Juifs venus d'Auschwitz, indiquant qu'on ne « lui ferait pas avaler » cette histoire. Faurisson est mort quelques jours avant le verdict de son dernier procès. Mais au-delà de ce discours, ce qui m'inquiète plus, c'est ce nouveau révisionnisme qui est apparu cette année en Allemagne. Un auteur a publié un ouvrage dans lequel il essaye de dédouaner August Hirt de ses crimes et reproche à celui qu'il qualifie de « collaborateur » – Henri Henrypierre – d'avoir accusé Hirt à tort. Ce type qui se pare d'une apparence scientifique nous avait contactés il y a quelques années en indiquant avoir fait analyser la composition du bain dans lequel avaient été mis les 86 Juifs et avoir conclu qu'il n'était pas conforme. Pour lui, cela signifiait qu'il n'y avait pas eu de collection de squelettes. Or, ce bain est une spécialité strasbourgeoise utilisée depuis des lustres, on l'appelle d'ailleurs le « soluté de Strasbourg ». Malheureusement, cet auteur réussit à communiquer devant certaines institutions respectables et à donner des conférences devant un public mal informé. Il a menacé de procès des journalistes qui ont critiqué ses écrits. À mon avis, ce révisionnisme 2.0 est plus dangereux que celui porté par les écrits de Faurisson,

car ce dernier est et sera à tout jamais identifié comme un faussaire de l'histoire et un menteur professionnel.

Comment le site du Struthof préserve-t-il la mémoire des 86 personnes assassinées ?

Après la guerre et après qu'il eut servi de camp pour les personnes suspectées de collaboration (parfois à tort), l'ancien camp de Natzweiler est devenu le lieu de la mémoire de la déportation résistante. Dans un premier temps, il n'y avait quasi pas de place pour les autres mémoires. De ce fait, l'histoire de la collection anatomique juive d'August Hirt fut ostracisée, banalisée et réduite comme une peau de chagrin dans le récit du camp depuis les années 1950 jusqu'à la fin des années 1980. La chambre à gaz qui est en dehors du camp fut affublée d'une plaque froidement indicative. Ce n'est qu'à la fin des années 1980, à la suite des travaux de Pressac et Klarsfeld que les choses ont évolué. Une plaque en mémoire des Juifs fut apposée au niveau de la Fosse aux cendres. Puis, en 2005, une plaque avec les noms des 86 Juifs fut dévoilée par le ministre des Anciens Combattants sur un mur de la chambre à gaz. Le nouveau musée ouvert en 2005 s'est attaché à redonner un sens à toutes les mémoires, grâce à l'impulsion de ses deux directrices, Valérie Drechsler et Frédérique Neau-Dufour. En 2015, pour la première fois, un Président de la République, François Hollande, s'est arrêté à la chambre à gaz du Struthof et a rendu hommage aux victimes juives et tziganes de ce lieu. Un des récents combats a été le rachat de l'Hôtel du Struthof qui servit de bureaux pour l'administration du camp et qui fut restitué à ses anciens propriétaires à l'issue de la guerre. Il y a encore quelques années, des touristes venaient manger du couscous à la terrasse de cet hôtel avec vue sur la chambre à gaz. Avec Frédérique Neau-Dufour, nous avons bataillé pour que ce bâtiment soit racheté par l'État il y a deux ans et un comité travaille à sa transformation en un lieu de pédagogie, tourné vers l'avenir et l'Europe, seul garant de la paix. Je travaille actuellement au contenu de la nouvelle exposition permanente qui prendra place dans le bâtiment de la chambre à gaz afin que les visiteurs soient mieux informés des événements qui s'y sont déroulés. Des fouilles archéologiques vont être entreprises et apporteront au site une meilleure connaissance de sa configuration passée et permettront peut-être de trouver des vestiges humains et matériels.



Tombe du cimetière israélite de Cronembourg où reposent les 86 Juifs assassinés

Vous vous êtes intéressé à la faculté de médecine de Strasbourg pendant la guerre. Pouvez-vous faire état de ce que vous avez trouvé ?

Pour ma thèse, j'ai travaillé sous la direction de Christian Bonah. Ma thèse de doctorat s'est penchée sur les agissements d'un collègue d'August Hirt, le virologue Eugen Haagen en charge de l'Institut d'hygiène à Strasbourg pendant la guerre. Il mena de nombreuses

expérimentations, au camp de Natzweiler-Struthof et au camp de Schirmeck, que ce soit sur le typhus, la fièvre jaune, l'hépatite, la grippe. Le nom de ses victimes a été publié dans ma thèse. Par la suite, j'ai retrouvé et publié l'identité de 232 cadavres livrés en anatomie sous l'ère d'August Hirt. Celui-ci manquait de corps pour ses cours d'anatomie et trouva plusieurs sources de cadavres : essentiellement des prisonniers de guerre soviétiques des hôpitaux militaires de Strasbourg et de Mutzig, mais également des fusillés, résistants ou criminels.

Vos découvertes ont conforté Michel Cymes dans la polémique qui l'opposait à l'Université de Strasbourg après la sortie de son livre *Hippocrate aux enfers*. Pouvez-vous nous dire un mot de cet épisode académico-médiatique ?

L'ouvrage de Michel Cymes consacré aux médecins des camps nazis a été publié en janvier 2015. Il y consacrait un passage à l'Institut d'anatomie et reprenait le témoignage d'Uzi Bonstein, un ancien moniteur d'anatomie strasbourgeois qui s'était rappelé à la fin des années 2000 avoir vu pendant ses études des bocaux « Juifs » et « Tziganes » en Anatomie. L'Université de Strasbourg a vu rouge et a attaqué le livre à sa sortie indiquant que ce n'étaient que rumeurs et que tous les restes humains avaient été vérifiés à l'Université. Or, quelques mois plus tard, je retrouvai – grâce à une archive – des bocaux à l'Institut de médecine légale de Strasbourg contenant des restes de peau et le contenu de l'intestin et de l'estomac de victimes d'August Hirt. Ces bocaux avaient été constitués à l'occasion de l'autopsie des corps en 1945 par un médecin légiste français et avaient été conservés dans le formol pendant 70 ans. J'ai souhaité que cette découverte soit rendue publique pour que l'Université ne puisse plus dire qu'elle avait tout vérifié, ce qui était faux, et pour que ces restes humains soient enterrés dignement et non en secret. Une commission historique a été mise en place l'année suivante. L'existence de coupes histologiques appartenant à August Hirt a été révélée par un anatomiste qui les avait sécurisées pendant des années. Malheureusement, une partie a été volée à l'Institut d'anatomie en 2017, selon ses dires. D'autres éléments humains ont pu être localisés, notamment en Dermatologie, mais il n'a pas été possible d'y accéder. Récemment, on a pu lire dans la presse universitaire que la commission historique avait été créée non pas à la suite de la découverte de bocaux, mais après que des travaux de thèse en eussent donné l'idée au Président de l'Université. Lorsque je lis ce genre de propos, je n'ai pas grand espoir que la vérité soit connue un jour sur le devenir des collections relevant de la période nazie, tant les résistances restent fortes à Strasbourg.

Merci Raphael Toledano

 <p>FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES</p>	<p><i>Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.</i></p> <p><i>À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.</i></p> <p><i>Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.</i></p>
--	--

Une analyse de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz, reconnue comme organisme d'Éducation permanente

